Document généré le 23 avr. 2024 20:54

Liberté

# À suivre

Volume 18, numéro 6 (108), novembre–décembre 1976

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30898ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1976). À suivre. *Liberté*, *18*(6), 202–213.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## *à suivre* . . . . . .

POURQUOI CETTE FICHUE SOUVERAINETÉ CULTURELLE de Bourassa est-elle si embarrassante ? D'abord, c'est que de toute évidence elle n'équivaut à rien d'autre qu'un slogan, c'est-à-dire un mensonge. De la rhétorique creuse, qui non seulement est contredite par les faits, mais qui a pour principale utilité de masquer ce qui est exactement son contraire : la dérive, le maquignonnage systématique de toutes les juridictions culturelles. Le langage, alors, n'a plus pour fin de dire, mais de justifier en dissimulant, ce qui est une corruption absolue. Mais il y a une autre raison, moins clairement perceptible. Proclamer la souveraineté culturelle signifie que l'on dissocie la culture des autres champs de l'action politique. L'emploi de l'adjectif, ici, est de l'ordre de la détermination, c'est-à-dire qu'il introduit une restriction, une dissociation, une opposition même, entre la souveraineté culturelle et la souveraineté tout court. Au fond, cette expression signifie deux choses. Explicitement, ceci ; dans le domaine de la culture, on cherchera la souveraineté. Mais implicitement, un autre énoncé accompagne le premier : on ne cherchera la souveraineté *que* dans la culture ; ailleurs, c'est le contraire qu'on poursuivra : la dépendance, la soumission, l'annulation de la souveraineté. Il n'y a, pour le comprendre, qu'à remplacer dans la formule le mot souveraineté par celui de liberté. Qu'est-ce que ce serait qu'une « liberté culturelle » ? En fait, le vice premier de cette idéologie, en même temps que la raison profonde de son effi-

cacité au Québec, c'est qu'elle rejoint la vieille illusion séculaire, celle qui croit possible, qui glorifie même la séparation de la culture et de la politique, mieux : leur contradiction. La politique peut aller dans un sens et la culture dans un autre. Voilà un paradoxe que seuls dans le monde nous aurons eu la gloire de soutenir. Mais il y a encore plus. Cette absurdité est aussi la plus subtile invention du capitalisme contemporain, qui ne peut plus survivre qu'en dissociant lui aussi culture et politique, qu'en détournant vers le seul champ de la culture, qu'il réduit ainsi à néant (comme on peut le constater partout), le besoin d'autonomie des peuples et des individus. Jamais comme aujourd'hui, en Occident, les cultures n'ont été si diverses, si particularisées (jusqu'à se faire contre-cultures) — et jamais, d'autre part, la politique n'a été si entièrement dominée et uniformisée, ce qui revient, en clair, à dire ceci : jamais la culture n'a été si dénaturée, si complètement aliénée, si près de mourir. Le Québec, comme bien souvent par le passé d'ailleurs, est donc, en un sens, une belle illustration de l'humiliation des hommes.

F. R.

.....

NADINE AIMAIT LES JONCS et allait à Farnham. Qui l'eût vue, l'eût crue. Loustic et ludique Lustucru, j'aimais la chair fraîche. Vrrou ! Brrou ! C'était terrible. O Nadine, ma petite flexion fléchie, mon doux morphème accrocheur, ma désinence tout usage, viens voir un peu que je te décline, du plus ouvert au plus fermé :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Nadine | Câline | Anaïs Nin | Lénine |
| Lachine | Câline de binne | Steppine | Bibine |
| Staline | Annacin | Hoelderlin | Poutine |

C'est ainsi que Nadine habilement convoquée s'amena tout ouverte. Et que sème de mon monème, pour une transgression superbe et dans une coupure infinie, je la PARADIGMATICULISAI.

A. B.

.....

ON A CRU, en 1960, que le Québec *entrait dans* l'histoire. Aujourd'hui, on voit bien qu'il est en train de *passer à* l'histoire. Nuance.

F. R.

. . . . . .

FAIT DIVERS : Dans l'autobus bondé, un jeune homme offre sa place (assise) à une vieille dame surchargée de paquets. La madame accepte et remercie. Au fond de l'autobus, on ricane, on s'esclaffe. Et le monsieur, rougissant, tâche de regarder ailleurs, n'importe où, sauf dans la direction des rires. « Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil », c'est le titre d'un film qui se veut dérisoire. Parce que, voyez-vous, la bonté vécue comme ça, dans le quotidien, en passant, c'est drôlement niaiseux. Et ça nuit au commerce. Imaginez, si on cesse de s'agresser, de s'engueuler, de s'empoigner, cela signifie moins de stress, d'ulcères, d'insomnies, de troubles de toutes sortes, donc moins de calmants, de sédatifs, de distractions, de consultations médicales, moins de besoins de toutes sortes. Et l'économie des loisirs, des palliatifs, des normalisations, s'effondre. De quoi déclencher une grève générale qui va tous nous mettre sur le carreau.

J. B.

. . . . . .

UN TEXTE RENCONTRE UN AUTRE TEXTE. Le premier dit au second : je suis ton métatexte, tasse-toi donc un peu que je m'installe sur toi. Surviennent sur ces entrefaites deux intertextes qui se mettent à chialer : nous aussi on veut en être ; et ils se glissent entre le texte et le métatexte. Ce fut, *textuellement,* une belle partouze.

A. B.

. . . . . .

VIVE LA DÉMOCRATIE. L'égalité de toutes choses les rend également sans importance.

C. L.

. . . . . .

LA SEULE ALTERNATIVE À LA NOIX FRANÇAISE, c'est la peanut. Voilà le dilemme dans lequel les

Etats-Unis de M. Carter veulent enfermer les écureuils du Québec. Ainsi, les écureuils du Mont-Royal, qui descendent chaque jour jusqu'à ma maison (j'habite au pied des pentes) sont dans une rage folle. Hier encore, réunion contradictoire dans l'érable de la ruelle : le libéraliste, très USA, très sudiste, vantait l'arachide, seul moyen disait-il d'unifier le continent. Or, mon ami *Queue-tannée* est gavé d'arachides, ça lui sort par les oreilles et ça lui donne de la diarrhée. Un séparatiste vantait la noix de Grenoble. *Queue-tannée* se méfie de la noix de Grenoble, il en déterre partout, elles sont vides la plupart du temps (elles ne résistent pas au climat). Un écureuil italien (ça existe ?) embrouillait tout en jacassant à droite et à gauche. *Fatty,* le résidant du parc de McGill, disait que « pourvu qu'on mange bien »... Ce qui ne faisait pas avancer la discussion. Bref, *Queue-tannée* est reparti vers son Mont-Royal après m'avoir fait un signe d'impuissance. Je sens que son hiver va être dur.

J. F.-R.

.....

POUR UNE RHÉTORIQUE DU SLOGAN... La compagnie Coca-Cola, quand elle nous farcit les oreilles du slogan selon lequel son produit est le « vrai de vrai », connaît son affaire : elle connaît et la vérité et la rhétorique, mais elle les *dissocie.* En effet, d'une part, *en vérité,* du Coke, c'est du vrai, et si vous n'en êtes pas persuadé, j'ajouterai que c'est du vraiment vrai ; du dégueulasse si vous voulez, mais quand même du vrai de vrai. D'autre part, *en rhétorique,* l'expression « vrai de vrai » fait partie de la catégorie des figures dites d'imitation et plus précisément, des tropes nommés *hébraïsmes* (Adam, ouvrant ses yeux sur Eve, dit : « Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair ») ; Fontanier, il y a cent cinquante ans, définissait ce trope comme « le retour d'un mot sur lui-même » (autre exemple : le *Cantique des cantiques*). Donc, en troisième lieu, *en fait,* vous voilà coupé de vous-même : l'un boit du Coke, l'autre se croit dans le Saint des saints. C'est qu'à notre insu, les marchands se sont installés dans notre temple, notre tête ; ils utilisent sans scrupule le style sacré, non afin de nous rapprocher des dieux, mais dans le

seul but de nous en éloigner et de nous noyer dans leurs bouteilles. Ce que *dit* la publicité n'est pas ce qu'elle *fait* : voilà la vérité, la vraie.

Lorsque Bourassa se dit « social-démocrate », croirons-nous qu'il fait de *l'ironie* ? Que non ! Est-ce une *métaphore* ? Probablement pas. Vraisemblablement, il s'agit d'un mensonge.

Apparemment, la pensée de Claude Ryan, si riche, si nuancée, ne saurait se satisfaire de la concision du slogan. En réalité, il en va tout autrement et son style pourrait être résumé en une formule : « de deux choses deux ». Figure rarissime : je propose qu'on la nomme « acrobatie ».

Les figures, on le sait, sont déterminées par leur écart par rapport à une norme, par rapport à *l'usage* ; l'hypocrisie est aussi une figure, certes complexe et assurément très répandue, comme on vient de le voir dans les exemples précédents. A vrai dire, cette figure (l'hypocrisie) est un visage (collé à un masque) et l'on pourrait la définir par l'écart qui la sépare de *l'usager.*

F. H.

. . . . . .

**LES PIÈGES-À-CLAQUES SONT PRÊTS, tout installés devant la maison, au ras du trottoir. Cet hiver, le sel coûte cher, les appâts seront plus petits que les autres années ; mais j'ai bon espoir qu'ils attirent la semelle tout de même. La glace fondra un peu moins que d'habitude, voilà tout, mais je crois que ce sera suffisant pour jeter les claques entre les mâchoires d'acier. Je guette, tapi à ma fenêtre le « clac » caractéristique. Firestone, Dunlop, Michelin ? Incertitude du trappeur.**

J. F.-R.

. . . . . .

**AFFICHE sur un mur en ruine : « Attention, le mur ne tient plus que par cette affiche. »**

J. B.

. . . . . .

AVEZ-VOUS LU MARCOTTE ? Comme La Fontaine interrogeant de gauche et de droite : « Avez-vous lu Baruch ? » voilà que je me promène dans Montréal m'enquérant sur les places et aux carrefeurs : « Avez-vous lu Marcotte ? » On ne peut vivre sans lui : j'entends si l'on aime une critique *vivante*. Dans « Le Roman à l'imparfait », Marcotte vous tire avec robustesse et vous colle le nez aux textes de Bessette, Ducharme, Blais et Godbout. Impossible de lui échapper. Mais si vous vous résignez à aller voir avec lui, vous ferez une bien belle croisière pédagogique. Vous vous sentirez vraiment impliqué, Marcotte s'adressera à vous constamment, il vous posera toutes sortes de questions, puis vous pourrez le suivre dans les textes à la recherche des réponses. Préparez-vous à marcher d'un bon pas, et l'air sera plutôt vif. C'est de la critique hébertiste. Enfin, après quelques pages, vous vous sentirez envahi par une chaude et bienfaisante *positivité*, car Marcotte se soucie de vous et encore plus du texte et bien plus encore de ce qui se passe entre l'auteur et son texte. Il vous laissera regarder celui-ci par-dessus son épaule et vous finirez par croire avec lui qu'il y a là un enjeu extrêmement important : l'auteur va-t-il l'avoir cette fois ? Et voilà qu'il s'approche ! Il y est presque . . . Magnifique ! Il compte . . . droit dans le but ! Le discours Marcottien a quelque chose dans son mouvement même qui n'est pas sans analogie avec la description des éliminatoires de hockey. A y repenser, c'est un superbe compliment. Si comme moi, vous êtes las des pesants techniciens plaqueurs de grilles et en même temps modérément enclin à vous trouver sur le passage de la police du peuple en patrouille dans les textes, en d'autres mots, si vous cherchez une issue entre le formalisme et le formol, lisez donc Marcotte. Vous conclurez comme moi : « Still going strong ! »

A. B.

. . . . . .

PAROLE EN L'AIR. Le retour des évidences : ce qui est bon excelle à se faire aimer.

C. L.

. . . . . .

LU À CONTRECOEUR dans *Le Devoir* du 2 octobre 1976 : « pas question de laisser tomber les problèmes sexuels, de les considérer comme bourgeois : les prolétaires ont un sexe entre la tête et les pieds, il est *nécessaire* qu'ils en usent *correctement* pour mener *à bien* les transformations *souhaitées* » (par Philippe Haeck... né sans doute non de père et de mère, mais dans les choux de la Dialectique). Les italiques sont de moi, mais l'insistance dogmatique est de Haeck. Il analyse le prolétariat comme on prépare une salade de choux avec un couteau qui se veut dur et qui n'est qu'un stylo mou, et de la « maonnaise ». Nous, à LIBERTÉ, nous aimons les poètes, nous allons même jusqu'à les préférer aux vendeurs de *cole slaw* de l'acabit de Haeck ; et Mao fut un poète. Nous n'aimons pas particulièrement les « poètes maoïstes ». Nous voudrions aimer la poésie, mais *nous,* nous ne savons pas ce qu'elle est ; parfois néanmoins, nous croyons savoir ce qu'elle n'est pas : de la propagande. Et puis, nous estimons que les prolétaires ont su comment et qui aimer avant que Haeck ne leur enseigne dans quelle direction ils doivent bander.

F. H.

.....

LES RAISINS VERTS DU GALLO-CENTRISME : il y a des jours où on se sent plus que de raison Américain du nord ou même Américain tout court. Ça m'est naguère arrivé lorsque j'ai lu dans « la Quinzaine littéraire » le compte rendu par Jean-Marie Benoist de « la Galaxie Gutenberg ». L'agrégé Benoist corrigeait le devoir de l'élève McLuhan. Il lui signalait ses douteuses fréquentations, sa vulgarité d'outre-Atlantique, sa façon de tout mêler, etc. C'était une vraie caricature. Evidemment Jean-Marie Benoist n'avait rien compris. Ce n'est pas lui qui notait la copie, c'étaient à travers lui des générations de bêtes à concours, des décennies de bonne éducation langagière, de zèle dissertatif, de bienséance logique, bref, de convenances intellectuelles, McLuhan faisait figure d'intrus menaçant : d'où sort-il celui-là ? De quoi se mêle-t-il ? Connaît-on sa famille ? Or je viens d'éprouver le même sentiment — et toujours dans « la Quinzaine » — à la lecture d'un

commentaire de Louis Séguin sur « Jaws ». Sans prendre la peine de se référer aux autres films de Spielberg, notamment l'extraordinaire « Duel », Séguin trouve le moyen de « voir » dans « Jaws » une caution ou même une expression de certaines méthodes policières, de l'Ordre, de la majorité giscardienne, du fascisme, et aussi — alors là il faut le faire — du massacre des Indiens. Mais ça n'est pas fini, la Frontière elle-même est appelée à la rescousse, ce qui ferait rigoler tous les spectateurs d'Amérique : ils n'ont pu que reconnaître à Amity Island la côte de l'Atlantique et ils savent de surcroît que la carrière politique d'Edward Kennedy a échoué sur cette île comme par hasard. La caricature touche cette fois au grotesque. Ce n'est pas à un film qu'elle renvoie, c'est aux structures d'accueil de Louis Séguin. On finit par se dire que lorsqu'on est bâti comme ça, il est plus juste, raisonnable, équitable et salutaire de se faire agent de la circulation ou aiguilleur de chemin de fer : ces professions permettent d'observer des systèmes aussi gratifiants que celui d'une ouvre cinématographique.

A. B.

.....

CETTE CHRONIQUE « À SUIVRE... » n'est pas un courrier des lecteurs, que ce soit bien entendu. Voilà que maintenant, on nous écrit d'un peu partout, pour nous demander des nouvelles de Nadine ! Mais où voudrait-on, dans notre respectable revue, que nous en *donnassions ? Sont-ce* des méthodes, et que *veut-ce dire* ? Gilles Marcotte nous l'a dit : « Nadine ? Il n'y a rien là ! » Mais naturellement ce n'est pas notre avis. Nadine possède (entre autres) cette faculté rarissime de troubler la troisième zone grise du cerveau, la zone que Schwartzenkapft appelle *grise profonde*[1] et d'où viennent (son nom l'indique) toutes les ivresses intellectuelles, les seules que nous aimions considérer ici. Qu'on se le tienne pour dit : quelqu'un qui fait créer des poèmes à Belleau[2],

(1) in : Die Wasser und die Frau (Heidelberg, 1932).
(2) in : Liberté (Montréal, 1976).

nous n'allons pas étaler sa vie privée ! Laissons, lecteurs, Nadine en paix.

J. F.-R.

. . . . . .

VICTOR-LÉVY BEAULIEU se félicite de vivre dans le pays équivoque (*Le Devoir*, 2 octobre 1976).) Imaginez, quelle chance pour l'écrivain, qui se repaît d'imaginaire, que d'habiter un pays lui-même imaginaire. Surtout n'y changeons pas un iota, en attendant le grand jour de la Mutation, où sur la terre entière régnera triomphalement le Pouvoir de l'Imaginaire (par exemple, après l'assimilation). La littérature, ici, comme le chant lyrique, comme le blasphème ou comme la sculpture des bidons de Javex, a souvent été une compensation à l'impuissance politique. Mais qu'elle se donne comme condition d'existence cette impuissance même, et qu'elle la glorifie, il fallait VLB pour y penser. Indubitablement, l'auteur des *Grands-pères* laisse loin dans la brume les Casgrain, Adjutor Rivard et autres succubes tranquilles de notre existence.

F. R.

. . . . . .

À CEUX QUI LUI REPROCHENT les échecs de sa politique de bilinguisme, le premier ministre du Canada répond qu'il fait son possible. Cette réponse est indigne de lui et indigne d'un premier ministre.

Indigne de lui parce que c'est la réponse du débile qui tente d'insérer une cheville carrée dans un trou rond de même section et à qui l'on demande les raisons de son échec : je fais mon possible, dit-il. Indigne d'un premier ministre qui n'a pas été nommé à ce poste pour faire son possible mais pour établir une société juste comme il disait autrefois.

C. L.

. . . . . .

LES NÔTRES, OÙ ÊTES-VOUS ? Dans une allocution au titre « prétentieux » (c'est Roger Lemelin qui le dit), « Le Québec à vol d'oiseau », prononcée devant les Anciens de

Laval le 1er octobre 1976, le directeur du quotidien *La Presse* affirme que Pierre Laporte a été tué par « les nôtres » (oh ! ce possessif !), qui l'ont préféré à James Cross, parce que c'était « plus facile, et plus conforme à notre nature » (masochiste) — et quelques secondes plus tard, le même (?) Lemelin, après avoir traité Jacques Ferron de Diafoirus, s'effoire dans une lamentable contradiction : « Après six ans, on ne sait pas encore si les assassins sont bien ceux qui ont enlevé le ministre. » Et s'il avait été supprimé par « les autres » ? Ce masochiste, Roger, qu'il garde pour lui ses « nôtres » ; les miens, mes « nôtres », ne sont pas les mêmes. Jacques Ferron est un grand écrivain, lui ; Lemelin a l'air d'un fou qui, du haut d'un immeuble, tire dans la foule ; mais il s'agit de balles de liège ou de bouchons de bouteilles de champagne et le vent les emporte.

F. H.

.....

VOUS N'AVEZ PAS VU le dernier film de Séria, les *Galettes de Pont-Aven* ? Courez-y vite. Vous y verrez comment notre chère culture québécoise commence à envahir la France. Car il y a là une Québécoise qui tient un rôle central, grâce à deux inventions bien de chez-nous : son accent et ses fesses (rondeurs duvetées qui rompent seules la platitude uniforme du film). Enfin, notre cinéma fait sa marque. Enfin, nous exportons.

F. R.

.....

J'AI TOUJOURS trouvé convenable mais étrange l'attachement des robineux de Montréal à la formule unique qu'ils prononcent avant de tendre la main, paume ouverte : « Do you speak English ? »

C. L.

.....

INCROYABLE, MAIS VRAI : J'ai reçu, il n'y a pas si longtemps, une lettre anonyme, fabriquée selon toutes les

règles de l'art, avec texte découpé dans quelques journaux et magazines, avec adresse sur l'enveloppe, tracée vraisemblablment de la main gauche, etc. Bon. « Il n'y a rien là », concluront les non-conformistes du moment. Minute. Cette lettre ne dit que des choses qui viennent du coeur et de l'intelligence, bref c'est une belle et bonne lettre. De quoi rendre, en effet, toute signature superflue.

J. B.

.....

LE CONSEIL DES ARTS du Canada garantirait à l'écrivain élu, durant trois ans, un salaire annuel de $16,000. On sait maintenant officiellement que l'écrivain ne vaut pas cher... Puisque son travail n'a rien de productif, aux yeux de la société, on n'est tout de même pas pour lui donner trop d'argent en plus de l'immense plaisir qu'il a d'écrire. Le Canada demeure une société protestante. Bien entendu, il est souhaitable qu'il n'ait pas d'enfant à l'université... Il est surtout très important qu'il ait un caractère de moine, un sens de l'ascèse très raffiné.

En plus, il doit « s'être illustré par l'originalité de sa création littéraire et continuer d'enrichir le patrimoine littéraire du Canada ». On a peu d'exigences ! Il doit lui-même donner sa garantie qu'il continuera à enrichir le patrimoine littéraire du Canada. En demande-t-on autant au policier, au fonctionnaire, à l'avocat ?

Et si la société donnait tout simplement $16,000 à l'écrivain pour qu'il se *taise* et continue à remplir sa véritable fonction productrice ?

F. O.

.....

LE BEAUJOLAIS NOUVEAU EST ARRIVÉ. Cette année, divine surprise, il est sec, dur, nerveux. Aucun de ces « moelleux » trompeurs des années précédentes, qui cachaient une tendance très nette à la fermentation, et au putride. La bonne boisson que voilà ! Monsieur Bronfman ne s'y est guère trompé, il était en *stie,* (comme dirait Godbout) de sentir là une concurrence menaçante...

Le vignoble avait été, il est vrai, comblé de fumier bien gras, de purin bien puant, d'arrosages répétés... A tel point que les spécialistes avaient peur de la saturation. Eh bien non : le raisin est venu (plus vite qu'on ne le pensait) et le 15 novembre nous avons goûté le premier jus. L'avenir promet. Si nous parvenons à ne pas tout boire d'un coup.

J. F.-R.